

Lacan à l'école des femmes le livre de Marie Pesenti-Irrmann.

« *Lacan à l'école des femmes* », rien que le titre et déjà, on a envie de lire le livre de Marie Pesenti-Irrmann.

Eh bien, j'ai pu le constater, et vous aussi peut-être, le livre tient sa promesse. Car Marie lisant Lacan nous emmène avec elle sur les pas d'un « apprenti », décidé à être enseigné de et par la jouissance des femmes pour élaborer deux questions qui le taraudent, celle de l'amour et celle de la jouissance. « À cet endroit, dit-elle, Lacan n'est plus tant le lecteur de Freud qu'il souhaite être que l'inventeur du champ lacanien proprement dit qui, aujourd'hui encore, plus de trente ans après sa mort, n'a pas encore livré toute sa richesse. »

Le livre nous emmène donc dans les chemins escarpés de l'enseignement de Lacan, il en suit les détours, les remaniements, voire les revirements, les détournements de toutes sortes mais aussi les raccourcis audacieux qu'il emprunte parfois.

A se mettre à l'école des femmes, à se laisser enseigner par elles, à les suivre hors les murs, dans l'espace sans limite de leur jouissance, Lacan s'est émancipé de Freud au plus profond de son insistant retour à lui, nous dit Marie.

Ce faisant, on voit apparaître un Lacan troublé et séduit par le mystère qui se dégage de grandes figures de femmes données par la littérature mais aussi, pour certaines, trouvées dans le monde sensible, et dont le point commun est qu'elles sont éprises d'absoluité, au point de ne plus s'embarrasser des limites imposées par le phallique pour oser s'aventurer, dans la plus grande solitude, en cette zone incandescente où la pulsion de mort rayonne de sa sombre lumière. C'est à ces figures de femmes que Lacan s'est attaché.

L'un des charmes de la lecture du livre réside dans une sorte de mise en abyme où l'on voit Marie séduite à son tour, non seulement par ces figures de femmes telles qu'elles aimantent Lacan sur la question de l'amour et celle de la jouissance, mais aussi par Lacan lui-même, pour son attachement à ces figures de femmes qui, jusqu'au bout le précédent et lui ouvrent le chemin. C'est dire combien c'est un Lacan vivant que nous rencontrons dans ce livre, l'homme vibrant qui nous touche lorsqu'il nous fait partager son émotion comme lorsqu'il découvre que ces femmes ont affaire avec un espace topologique inédit qu'elles lui montrent de la sorte. Et, sans doute, ce livre est d'abord un livre d'amour. « Jamais autant que quand il évoque ces figures féminines on voit Lacan "*poétasser*", comme il le dit, quand bien même il se plaint de ne l'être pas assez », écrit-elle.

L'autre particularité de ce livre est d'être un double livre plutôt qu'un livre en deux parties. En effet, il y a deux livres distincts avec chacun leur introduction, leur développement et leur conclusion. Le premier parcourt « le champ lacanien des jouissances » et le second « les *varités* de l'amour ». Cependant, il ne s'agit pas d'une simple juxtaposition de deux livres, mais bien plutôt d'un nouage de deux questions car à prendre celle de l'amour à partir de l'expérience féminine, il apparaît qu'elle est nouée à celle de la jouissance. En cela aussi ce livre est exemplaire.

J'en viens à ce qui fait le cœur du premier livre, le florilège de figures féminines auquel Lacan s'est attaché : Antigone, la déroutante, Ophélie, la fascinante, Pensée, la libre penseuse, Sygne, l'irréconciliée, Lol, la ravie de l'amour, Hélène, la subversive, et quelques autres tout aussi intraitables tant elles sont des passionnées de l'absolu qui les fait tantôt les témoins de l'indestructibilité du désir en l'élevant à la puissance d'un désir pur, tantôt leur donne l'audace de soutenir l'inexplicable du réel de l'amour ou encore de s'avancer, seules, dans

cette zone blanche de tout repère, exil où se rencontre une jouissance qui les dépasse, voire les consume. Je me permets de les nommer par leur singularité, car, on le voit bien, elles ont aussi un point commun celui d'être des figures de l'extrême, figures qui ne sauraient se satisfaire de l'objet car elles sont requises par l'absolu. C'est que ces figures de femmes ont affaire avec un Autre destitué, voire dévasté, vidé de toute dimension de légitimité, un Autre qui ne garantit rien, soit-il élevé à la dignité de Dieu, comme le font les mystiques. Toutes ont fait l'expérience du « dédit de l'Autre », du « défaut à une promesse pour quoi tout a déjà été renoncé » selon la belle formule que Lacan en donne¹ pour dire la catastrophe qu'elle entraîne. Car ce n'est pas seulement une catastrophe personnelle, c'est une catastrophe qui concerne l'univers tout entier. Que l'Autre défaille et c'est le monde entier qui s'en trouve à jamais déchiré, marqué définitivement par la possibilité du mal.

Or, ces femmes, plutôt que de remettre l'Autre en selle, de continuer à le faire exister, consentent à faire avec son « dédit ». C'est là que l'on peut trouver une « *varité* » féminine des modes de consentement à faire avec ce lieu de l'Autre qui n'est pas seulement vidé de la figure de l'Autre, mais qui porte à jamais la trace de sa « trahison ».

Voyez Sygne de la trilogie claudélienne ; c'est bien dans ce lieu « trahi » dont l'extrême du défaut présentifie « la dérision du signifiant lui-même », que s'avance, seule, dans son refus absolu de toute réconciliation, Sygne de Coûfontaine, telle « la beauté insensible aux outrages ». « Tout dans son attitude, dit Lacan, nous montre qu'elle a bu le calice sans rien y rencontrer d'autre que ce qu'il est, la déréliction absolue, l'abandon même, éprouvé, des puissances divines, la délibération de pousser jusqu'à son terme ce qui à ce degré ne mérite plus qu'à peine le nom de sacrifice². »

L'outrage à la beauté qui montre que tout a été sacrifié, cet instant où la barrière du beau est franchie, fait signe en même temps du refus absolu, définitif de l'héroïne de s'abandonner à l'Autre, de consentir de s'en remettre à lui à l'instant même de sa mort. Elle dit non à toute rédemption, écrit Marie faisant le choix délibéré du néant, plutôt que d'avoir partie liée avec un Autre de la promesse trahie. « Ici, nous sommes au-delà de tout sens », dit Lacan.

Tout autre est le consentement mystique qui, loin de tout refus, peut trouver, comme Marguerite-Marie Alacoque, son délice à plonger dans son enfer intérieur pour mieux se soumettre « à la tyrannie pulsionnelle qui charrie l'exécration. Les vomissures, le cœur sanguinolent (qu'elle élève au statut de culte), les excréments sont les flambeaux qui la guident dans sa ténébreuse quête du vouloir divin, de ce que l'Autre lui veut ». Elle est celle à qui Dieu dit : « Je veux que tu sois maintenant le jouet de mon amour, qui se veut jouir de toi selon son bon plaisir, comme les enfants font de leurs poupées. » Être la poupée de Dieu, tel est le nom du consentement de Marguerite à Dieu, de son oui d'épousailles qui fait d'elle à jamais le jouet de Dieu dans lequel elle trouve son être de femme.

Mais loin d'être un asservissement à la jouissance de l'Autre, « ce qui caractérise Marguerite et avec elle bien d'autres mystiques, c'est au contraire ce choix farouche d'une servitude volontaire », écrit Marie. C'est précisément dans cette servitude volontaire qu'elles trouvent leur liberté la plus absolue. Cela advient dans le retournement opéré au sein même de ce type de rapport à Dieu, le passage de la servitude volontaire à la jouissance du grand large, le retournement de l'asservissement en liberté absolue. Marie souligne la proximité qu'on trouve dans ce cas entre la jouissance de l'Autre et la jouissance Autre, « comme ce qui est aux bornes du symbolique ». Cela met les mystiques sur une corde raide, qui fait qu'on peut les croire folles et les traiter comme telles, sauf à tenir compte de leur expérience en ce qu'elle

¹ J. Lacan, Le Séminaire, Livre VIII, *Le transfert* (1960-1961), Paris, Le Seuil, 1991, p. 353.

² *Ibid.*, p. 324 et 325.

a d'authentiquement mystique. C'est une indication clinique précieuse qui ne se limite pas aux mystiques et qui nous sert grandement dans notre clinique quotidienne.

Elles nous font entendre qu'il y a des jouissances de l'être qui se passent du rapport au phallus sans pour autant être de l'ordre d'une jouissance transitive comme peut l'être la jouissance psychotique, à la condition de cette destitution préalable de l'Autre qui donne alors accès à une jouissance radicalement hétérogène, jouissance de l'inconnaissable, de ce qui reste à jamais absolument étranger au sujet : ravissements, extases, ou « abîmes ordinaires³ », toutes les expériences singulières de dessaisissement subjectif qui peuvent être éprouvées dans le délaissement de l'Autre, comme dans le silence infini de Dieu : alors « l'âme se désencombre de Dieu, [ajoutons de toute figure de l'Autre], d'elle-même et de son prochain », comme l'écrit Marguerite Porete⁴. Comment ne pas entendre dans ce détachement suprême qu'une Autre voie se rencontre, énigmatique pour le commun des mortels, qui aurait pour nom « liberté ». Dans son livre, Marie rappelle que Lacan situe là la sublimation comme création ex nihilo. « Voilà sans doute le lieu où opère la poésie, écrit-elle, au sens où la poésie pourrait rendre compte de cette jouissance énigmatique. »

Toutes ces figures de femmes, par leur goût de l'absolu, ont une proximité immédiate avec La Chose, le cœur incandescent de la structure qui affole le sujet. C'est en cela qu'elles sont sublimes. Mais elles sont aussi, nous dit Marie, des figures de la sublimation au sens où la sublimation est l'un des noms que Lacan donne à la jouissance.

A la charnière des deux livres tout un chapitre est consacré à la sublimation et plus particulièrement au *fin'amor* à la fois paradigme de la sublimation, et « *varité* de l'amour », qui permet le nouage du premier livre au second. L'un ne pourrait aller sans l'autre.

Car dire que l'amour supplée le rapport sexuel qu'il n'y a pas, certes, c'est dire sa place et sa fonction dans la structure. Mais ça ne nous dit rien de la vérité de l'amour qui, elle, a toujours à voir avec la contingence, ce qui fait que la main désirante qui se tend vers son objet va soudain l'enflammer au point que de la bûche en feu surgit une autre main qui, à son tour, va se tendre selon la métaphore lacanienne. Là quelque chose advient, parfois au premier regard, et qui est, à proprement parler, le miracle de l'amour, la rencontre qui pousse à dire, voire à écrire. L'amour nous tombe dessus, ne se décide pas, ou rarement et il y a toujours une part qui nous demeure inexplicable. C'est ça le réel de l'amour. Une clinique du regard pourrait-elle s'en déduire, se demande l'auteure ? C'est de ce réel qu'elle tente de rendre compte à partir d'une lecture serrée du *Banquet* de Platon tel que lu par Lacan, mais aussi du cas Aimée, et d'autres références du Séminaire comme des *Écrits*.

Suivre Lacan à l'école des femmes nous oblige à l'entendre là où il se fait « caisse de résonance des textes qu'il lit », là où il nous rend sensible « à l'inédit de la langue qui s'y déploie ». C'est là l'un de ses talents, dit Marie, par où se saisit que ce que vise sa pensée n'est pas le sens ni le savoir, « elle s'oriente sur un réel qui se dérobe et qu'il lui faut approcher ». Marie en déduit que cela a mené Lacan « à fonder un ternaire inédit appris des femmes qui lui ont permis d'approcher des rives de contrées énigmatiques. Au ternaire freudien qu'il aura longtemps soutenu, Désir/Phallus/Nom du Père, Lacan ajoute celui qui s'écrit ainsi : Jouissance/Amour/Femme ».

C'est dire combien on est, dans ce livre, en plein dans la modernité, sans rien lâcher des fondamentaux

Alors, il faut saluer le talent de Marie, d'avoir su nous donner un livre qui parle d'amour et de jouissance non dans la dimension imaginaire où l'on en entend parler

³ C. Millot, *Abîmes ordinaires*, Paris, Gallimard, nrf, coll. « L'infini », 2001.

⁴ Écrivaine et poétesse mystique chrétienne du XIII^e siècle.

habituellement, mais au niveau du réel de la structure, toujours si difficile à saisir avec les mots.

A tous ceux, donc vous tous ici présent, qui aimez les femmes, Lacan et le pas-tout, votez pour le livre Marie et si, par inadvertance, vous ne l'avez pas encore lu, courez le faire toute affaire cessante.

Claude-Noële PICKMANN